

Palat LI 160⁽¹⁾

LA DUPE DE SOI-MÊME,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

Représentée, pour la première fois, par les
Comédiens Français, le 22 germinal an 7.

PAR F. ROGER.

Qui conseille le mal, doit le craindre pour lui.
ACTE III, scène dernière.

Prix, 1 fr. 20 cent.



A PARIS,

Chez HURT, Libraire, rue Vivienne, N.º 8.

AN VII.

*Personnages.**Acteurs.*

BONÉZI, riche négociant,	C. ^{ns} GRANDMÉNIL.
RICARDO, commis à la douane,	PICARD.
SELMOURS, jeune poète français,	DUPONT.
DUBOIS, valet de Selmours,	DEVIGNY.
FABRICE, valet de Bonézi,	VALVILLE.
CAMILLA, fille de Bonézi,	C. ^{nes} BÉFROY.
JUSTINE, française, suivante de Camilla,	MOLIÈRE.

*La scène est à Messine, dans la maison
de Bonézi.*

LA DUPE DE SOI-MÊME,
COMÉDIE.

A C T E I.

Le Théâtre représente un salon bien meublé ; quatre portes ; une, au fond, communiquant à tous les appartemens ; deux latérales, dont l'une à droite est la porte de l'appartement de Camilla ; l'autre à gauche, celle du dehors ; du même côté , et plus en avant , une porte de cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, DUBOIS.

(Dubois achève de boucler un porte-manteau posé sur une table qui est au côté gauche de la scène.)

JUSTINE, *entrant par le fond.*

Quoi ! Dubois, sans délais ?

DUBOIS.

Hélas ! oui, ma Justine,
Bientôt mon maître et moi serons loin de Messine.

4 LA DUPE DE SOI-MÊME,

J U S T I N E, *à part.*

Que je vais m'ennuyer quand ils seront partis !

(*Haut.*)

Quoique dès le berceau conduite en ce pays ,
Je n'ai point oublié que je suis née en France ,
Et je remerciais le sort , dont la clémence ,
Pour adoucir l'ennui qu'en ces lieux j'éprouvais ,
Avait fait à Messine arriver deux Français . . .
Point du tout : ces messieurs d'une humeur inconstante ,
Plantent là brusquement et maîtressé et suivante . . .
Il faut en convenir , nous avons du guignon .

D U B O I S, *revenant auprès de Justine.*

Ah ! que ce ton railleur est bien hors de saison !
S'il dépendait de moi , crois-tu que je partisse ?
Mais Selmours le commande , il faut que j'obéisse .
Je sais que le valet d'un poète , souvent ,
Aussi bien que son maître , est fort léger d'argent :
Mais comptes-tu pour rien l'espérance et la gloire
D'aller de compagnie au temple de mémoire ?
Il part . . . et je le suis .

J U S T I N E .

De monsieur Bonézi

Aurait-il à se plaindre ? En arrivant ici
Selmours tomba malade , et reçut de mon maître
Autant et plus de soins que d'un père peut-être .
Depuis qu'on a cessé de craindre pour ses jours ,
Bonézi n'a-t-il pas vingt fois dit à Selmours :
« Si Messine , parmi les villes d'Italie ,
» Peut d'un jeune poète enflammer le génie ,
» Eh bien ! demeurez-y quelque tems avec nous :
» J'entends que vous soyez chez moi comme chez vous ? »

DUBOIS.

Il est vrai.

JUSTINE.

Camilla si bonne , si sincère ,
A-t-elle donc pour lui les yeux d'une étrangère ?
Tout n'a-t-il pas appris à Selmours mille fois
Qu'on l'aime au moins autant... que je t'aime, Dubois ?

DUBOIS, *lui baisant la main.*

Charmante !... Mais c'est-là peut-être aussi la cause
De notre prompt départ.

JUSTINE.

Ah ! ah ! c'est autre chose.

Fort bien !

DUBOIS.

Crois-tu , dis-moi , que jamais Bonézi ,
Riche négociant , prenne pour gendre... Qui ?
Un étranger , sans biens et sans état en France ;
Honnête , j'en conviens , plein d'esprit , de science ,
Mais poète !... Et tu sais qu'à ce noble métier ,
Plus d'un homme à talent mourut dans un grenier.
Ce n'est pas de beaux vers que ton maître se paie ,
Et les gens comme lui veulent d'autre monnaie.

JUSTINE.

Il aime Camilla.

DUBOIS.

Mais encor plus l'argent.

JUSTINE.

Il est bon.

DUBOIS.

Oh ! pas trop... Il est parfois méchant ,
Haineux , vindicatif.

6 LA DUPE DE SOI-MÊME,

J U S T I N E.

Autrefois, je t'assure,
C'était tout le contraire.

D U B O I S.

Et par quelle aventure
S'est-il donc ennuyé d'être bon ?

J U S T I N E.

Tu connais
Ricardo, ce commis à la douane... ?

D U B O I S.

Oui, je sais ;
Ce voisin dont la fille a pour notre poète
Certain goût, et qui croit avoir fait sa conquête ?...

J U S T I N E.

Précisément.

D U B O I S.

Eh bien ?

J U S T I N E.

Bonézi courtisait
Une veuve fort riche, et dont il espérait
(Attendu qu'elle était infirme et surannée)
Hériter au plus tard à la fin de l'année.
Ricardo, que le son des écus attira,
Fit tant qu'il eut la veuve et qu'il en'héritâ.

D U B O I S.

Quel tour pendable !

J U S T I N E.

Ajoute à cela la saisie
De ces trois cents ballots de draps de Ségovie
Dont Bonézi lui dut encor la perte...

DUBOIS, *riant*.

Ah bon !

Je ne m'étonne plus de son aversion
Pour ce voisin !

JUSTINE.

Voilà , mon cher , la seule cause
Qui produisit en lui quelque métamorphose :
Sans Ricardo , son cœur ignorerait encor
La haine , et tu serais charmé de lui.

DUBOIS.

D'accord.

Mais qu'importe ? il ne veut , dit-on , dans sa famille
Que des négocians : et la main de sa fille
Est promise , je crois , à certain Sbrigani.
Que doit faire Selmours ?

JUSTINE.

Il doit rester ici.

DUBOIS.

Rester ? pour assister aux noces de madame ?
Pour les célébrer même en un épithalame ?

JUSTINE, *avec dédain*.

Ah ! du phébus !

DUBOIS.

Voilà , Justine , tu le vois ,
Cent raisons de partir qui n'ont que trop de poids.
D'ailleurs...

JUSTINE.

Tu n'es qu'un sot aussi bien que ton maître...
M'aimes-tu ?

DUBOIS.

Si je t'aime !

8 LA DUPE DE SOI-MÊME,

JUSTINE.

Eh bien ! fais le paraître.

DUBOIS.

Que faut-il ?

JUSTINE.

Employer, pour retenir Selmours ,
Toute ton éloquence et tous tes soins.

DUBOIS.

J'y cours...

Tu verras... Mais c'est lui.

JUSTINE.

Courage ! je te laisse ,
Et vais , pour le servir , rejoindre ma maîtresse.

SCÈNE II.

SELMOURS, DUBOIS.

SELMOURS, *rêveur.*

Je ne me trompe point : oui, son triste regard
Sembloit me reprocher un si brusque départ :
Sa figure céleste étoit décolorée ;
Elle m'a dit adieu d'une voix altérée :
J'ai cru même , ô moment et cher et douloureux !
J'ai cru voir quelques pleurs s'échapper de ses yeux.

DUBOIS.

C'est bon signe, monsieur !

SELMOURS.

O trop puissantes armes !
Que ne suis-je parti sans avoir vu tes larmes ,

Camilla ! Que n'as-tu toujours pu me cacher
 Que mon amour, mes soins, avaient su te toucher !
 Avec moins de regrets je retournais en France ;
 Mais partir, au moment où mon bonheur commence !
 Partir, aimé de celle. . .

DUBOIS.

Et pourquoi? demeurons ;
 Car enfin, en partant, nous la désespérons.
 Tenez, je m'y connais, monsieur ; on nous adore. .

SELMOURS.

Elle m'aimerait ! . . . Non ; j'en veux douter encore.
 Ah ! persuadons-nous plutôt que Camilla
 Me hait, et que. . .

DUBOIS.

Chansons ! l'amour vous unira.

SELMOURS.

L'amour nous eût unis ; l'intérêt nous sépare :
 Partons.

DUBOIS.

Ma foi, monsieur, vous êtes bien barbare !
 Vous à qui je croyais le cœur sensible, bon,
 Laisser la chère enfant gémir dans l'abandon !
 Elle en mourra peut-être ! et ma pauvre Justine ! . . .
 Si vous saviez combien mon départ la chagrine ! . . .
 Mais je vous parle en vain ! . . . voilà les beaux-esprits ! . . .
 N'avez-vous de pitié, messieurs, qu'en vos écrits ?

SELMOURS.

Mille obstacles. . .

DUBOIS.

Bah ! bah ! Justine tout-à-l'heure
 M'a rendu l'espérance.

10 LA DUPE DE SOI-MÊME,

SELMOURS.

Et comment ?

DUBOIS.

« Qu'il demeure,

Dubois, m'a-t-elle dit ; c'est tout ce que je veux :

Je m'en charge du reste et comblerai ses vœux. »

SELMOURS, *avec joie.*

Juste ciel ! ... mais j'ai pris congé de tout le monde :

Quel prétexte alléguer ? ...

DUBOIS, *allant déboucler le porte-manteau.*

Eh mais ! tout vous seconde :

N'êtes-vous pas malade ?

SELMOURS.

En aucune façon.

DUBOIS.

Je vous réponds que si.

SELMOURS.

Mais tu vois bien que non.

DUBOIS.

Oh ! la fièvre a beaucoup changé votre figure ;

L'amour a fait aussi sa brèche ; et je vous jure,

Que, plus d'un médecin, s'il en était besoin,

Attesterait, monsieur... que vous n'irez pas loin.

SELMOURS.

Non, non.

DUBOIS.

Vous êtes mal, très-mal, en conscience.

SELMOURS, *regardant Dubois.*

Mais que fais-tu donc là ?

DUBOIS.

Moi? je vuide d'avance

Cette valise dont....

SELMOURS.

Qui te l'a commandé?

DUBOIS, *d'un ton capable.*

Votre état.

SELMOURS.

Quoi! maraud!.... Non, je suis décidé....

DUBOIS.

A rester?

SELMOURS.

A partir.

DUBOIS.

Un quart-d'heure de grace!

SELMOURS.

(Voyant venir Camilla.)

Non, point.... Camilla! Ciel! que faut-il que je fasse?

DUBOIS.

Bon! ces yeux-là feront plus que tous nos discours.

SCÈNE III.

SELMOURS, DUBOIS, CAMILLA,
JUSTINE.CAMILLA, *feignant la surprise.*

PARDON, je vous croyais déjà parti, Selmours.

JUSTINE, *à part.*

Oh ! cela va sans dire.

DUBOIS.

Il est vrai que mon maître

Au vaisseau se serait déjà rendu peut-être ;

Mais il s'est tout-à-coup... des palpitations...

Des...

CAMILLA.

Vous êtes malade ! et nous vous laisserions

Partir !

SELMOURS.

Madame....

CAMILLA.

Non : quelle funeste envie !...

DUBOIS.

Retenons-le , de grâce ; il y va de sa vie.

Pour moi , par sympathie , ou par un coup du sort ,

Je me sens hors d'état d'aller jusques au port.

SELMOURS.

Je vous jure. . . .

JUSTINE, *le regardant en face.*

En effet , on voit sur ce visage

D'un changement soudain l'effrayant témoignage...

Voyons votre pouls... Ciel ! que vous devez souffrir !

SELMOURS.

Ah ! beaucoup ; mais n'importe , il faudra...

JUSTINE.

Vous guérir.

Suivez mon ordonnance , et d'abord. . . .

SELMOURS.

Non, Justine ;

Je souffrirais bien plus en restant à Messine :

La cause de mon mal est toute entière ici.

JUSTINE, *riant*.

Oui, la cause du mal ; mais le remède aussi.

SELMOURS.

Ce séjour ne me fut déjà que trop funeste !

JUSTINE.

Ecoutez...

CAMILLA.

Malgré lui, veux-tu que monsieur reste ?

SELMOURS.

Malgré moi !

CAMILLA, *avec un dépit concentré*.

Non, monsieur, partez sans différer :

On ne vous retient plus ; et pourquoi demeurer ?

Vous vouliez voir Messine ? eh bien ! vous l'avez vue ;

Rien ici ne doit plus arrêter votre vue :

Revolez vers ces lieux où la gloire et l'amour

Vont de vous couronner s'empreser tour-à-tour.

SELMOURS, *voulant l'empêcher de continuer*.

Ah !

CAMILLA.

Montrez-vous encor dans ces fêtes brillantes,

Dans ces cercles joyeux, à ces femmes charmantes,

Oracles du bon goût, des modes, des talents,

Et qui sont et l'objet et le prix de vos chants.

SELMOURS.

Eh ! qu'y verrai-je, hélas ! d'assez cher à ma vue,

14 LA DUPE DE SOI-MÊME,

Pour me faire oublier que je vous ai connue ?
Il est vrai ; les arts seuls ici m'ont amené ;
Mais qui, depuis long-temps, m'y retient enchaîné ?
Quel amour, plus puissant que l'amour de la gloire,
M'a de tous mes projets fait perdre la mémoire ?
Quelquefois, dans l'espoir de chasser ma douleur,
J'occupai mon esprit pour reposer mon cœur. . . .
Faible distraction à mon amour extrême !
Eh ! qui pouvait, hélas ! m'occuper, que vous-même ?
Oui, dès le premier jour que je vous aperçus,
Je sentis que mon cœur ne m'appartenait plus :
J'éprouvai près de vous ce trouble qui m'enchanté,
Ce désordre qui plaît, même alors qu'il tourmente ;
Ce doux besoin d'aimer, et ce besoin plus doux
D'avouer mon amour et d'être aimé de vous.

CAMILLA, *à part, à Justine.*

Justine !

SELMOURS.

Cet aveu peut-être vous offense ?
Pourquoi m'avoir forcé de rompre le silence ?
J'en parlais, sans espoir que celui de mourir ;
Mais je parlais du moins sans qu'on pût me haïr.

CAMILLA, *vivement.*

Moi ! vous haïr, Selmours ! ô ciel ! quelle injustice !
Et pourquoi voulez-vous que mon cœur vous haïsse ?
Croyez-vous, en partant, hélas ! que, de nous deux,
Celui qui fût resté, fût le moins malheureux ?

SELMOURS, *transporté.*

Qu'entends-je ? Se peut-il ? . . .

JUSTINE, *malignement.*

Partez donc à cette heure ;

Qui vous retient ?

DUBOIS, *feignant de partir.*

Justine a raison , et. . .

SELMOURS, *l'arrêtant.*

Demeure. . .

Mais que pourrai-je dire à monsieur Bonézi ? . . .

JUSTINE.

Bah ! de votre départ il eut trop de souci

Pour n'être pas charmé que vous restiez encore. . .

Mais il vient. . . Sortez vite.

SELMOURS.

Un mot !

JUSTINE, *à Selmours.*

On vous adore :

Qu'exigez-vous de plus ? (*Elle le pousse dehors.*)

DUBOIS, *en sortant.*

Il brûlait de partir ;

C'est le diable à présent pour le faire sortir.

Ils sortent à gauche.

SCÈNE IV.

BONÉZI, *entrant par la porte du milieu,*

CAMILLA, JUSTINE.

CAMILLA, *à Justine.*

Oh ! combien je te dois !

16 LA DUPE DE SOI-MÊME,

J U S T I N E.

Chut ! voilà votre père.

B O N É Z I, à Camille.

Ah ! bon jour, mon enfant. (*Il lui baise le front.*)

J U S T I N E, le saluant.

Monsieur....

B O N É Z I, à Justine.

Bon jour, ma chère ;

(*A sa fille.*)

Sais-tu que ma maison semble triste aujourd'hui ?

Pour la première fois j'éprouve de l'ennui,

Du vuide ; j'espérais qu'une raison secrète

Pourrait auprès de nous fixer notre poète.

Mais je me suis trompé, puisqu'il est parti.

J U S T I N E.

Non :

Il est encore ici.

B O N É Z I.

Quoi !

J U S T I N E

L'ignoriez-vous donc ?

Il s'est trouvé malade.

B O N É Z I.

Oh ! oh ! cela m'étonne.

Il se portait, hier encor, mieux que personne.

Qu'a-t-il ?

J U S T I N E.

Une rechûte : il n'est pas bien.

B O N É Z I.

Vraiment ?

Voyez un peu !... Cela l'a pris bien brusquement ?

JUSTINE.

Au moment du départ.

BONÉZI, *souriant.*

Ah ! j'y suis , je parie...

J'avais bien deviné.

JUSTINE.

Comment ?

BONÉZI.

Sa maladie

M'est connue.

CAMILLA, *d part, avec effroi.*

Il sait tout.

JUSTINE, *d part.*

Se pourrait-il .. ?

BONÉZI.

Selmours,

Bien guéri de sa fièvre , était , en quinze jours ,
 Devenu frais , joyeux ; par son esprit aimable ,
 Il faisait le plaisir , l'ornement de ma table ;
 Sa gaité , ses talens avaient dans ma maison
 Attiré des amis , tous gens du meilleur ton.
 Je m'en applaudissais. Tout-à-coup son langage
 Devient triste , son air taciturne , sauvage ...
 Pour un jeune homme enfin , quel augure effrayant !
 Il perd tout appétit.

JUSTINE.

Triste augure vraiment !

Et vous en concluez ?...

BONÉZI..

Qu'une amoureuse flamme

B

18 LA DUPE DE SOI-MÊME,

A, depuis quelque tems, pris naissance en son ame.

J U S T I N E.

Il serait amoureux ?

B O N É Z I.

J'en suis sûr.

J U S T I N E.

Et de qui ?

B O N É Z I.

Vous savez, comme moi, l'objet qu'il a choisi.

J U S T I N E.

Nous !

B O N É Z I.

Quand le soir chez moi le beau monde s'assemble,

(*A Justine.*)

Qui voit-on converser le plus souvent ensemble ?

J U S T I N E.

Eh ! mais. . . .

B O N É Z I, *à Camilla.*

A qui Selmours a-t-il fait des couplets ?

C A M I L L A.

A plusieurs.

J U S T I N E.

Quelquefois à moi-même.

B O N É Z I, *à Justine.*

Oh ! oui... mais

Les plus galans ? . . .

J U S T I N E.

Que sais-je ? Eh bien donc, cette belle ?...

B O N É Z I.

Quelqu'un disait d'abord que c'était ma fille.

JUSTINE.

Elle !

Quoi !

CAMILLA.

Ciel !

BONÉZI, *riant*.

On plaisantait, comme tu peux penser.

JUSTINE.

A Camilla Selmours osez s'adresser !

Tant de présomption vraiment nous eût fait rire !

BONÉZI.

Ah ! parbleu ! je le crois.

JUSTINE.

Je ne prétends point dire

Qu'il n'ait pas des vertus, de l'esprit, des talens,

Et qu'il ne doive pas plaire à beaucoup de gens :

J'avouerai qu'il n'est point de père de famille

Qui ne fût honoré de lui donner sa fille. . .

Mais la vôtre, monsieur, oh ! c'est bien différent !

Et nous ne prenons pas un mari sans argent ;

Nous aimons le solide. Ah ! parbleu ! qu'il y vienne !

Il verra. . . .

BONÉZI.

Mais aussi n'en suis-je point en peine.

J'ai tout vu de mes yeux : il aime Mancina ,

Fille de Ricardo. . . .

JUSTINE.

Ma foi ! vous y voilà !

Nous avons bien promis pourtant d'être discrètes...

Mais vous devinez tout ! Ah ! quel homme vous êtes !

20 LA DUPE DE SOI-MÊME,

B O N É Z I.

Comme moi, tout le monde a pu le remarquer :
Plus d'une femme même a paru s'en choquer.
Mais dis-moi, Camilla, la personne qu'il aime
Est fort bien avec toi ; peut-être qu'à toi-même
Elle aura confié son secret ?

C A M I L L A.

Je sais tout.

B O N É Z I.

Elle aime le poète ?

C A M I L L A, *tendrement.*

Ah ! mon père, beaucoup.

B O N É Z I.

Bon ! je m'en doutais bien ! Mais s'il avait su plaire,
Pourquoi partir ?

J U S T I N E.

Peut-être il craignait que le père

Ne refusât sa fille.

B O N É Z I.

Et par quelle raison ?

J U S T I N E.

Par les mêmes que vous.

B O N É Z I.

Belle comparaison !

Ricardo dès long-tems a-t-il promis sa fille ?
A-t-il vingt commerçans fameux dans sa famille ?
Un commis à la douane est-il donc d'un métier
A craindre, avec Selmours ; de se mésallier ?

J U S T I N E.

Sa fortune. . . .

BONÉZI.

Est dix fois au-dessous de la mienne :

Encore est-ce à mes frais qu'il a grossi la sienne ;
Car cette veuve , enfin , qu'il m'a soufflée. . . . Aussi
Je la lui garde bonné , et le hais . . . Dieu merci ! . . .
Nous nous voyons pourtant : nous nous brouillons ensemble
Le matin ; et le soir l'intérêt nous rassemble . . .
Mais corbleu ! j'en suis las ; et si quelque moyen
Se présentait jamais de me venger . . . là . . . bien . . .
Ses mauvais tours . . . (*A part.*) Eh mais ! un seul peut les lui rendre ;
Je n'ai qu'à lui donner un poète pour gendre.
(*Haut.*)

Fais-moi venir Selmours.

CAMILLA , *à part.*

Ciel ! quels sont ses projets ?

BONÉZI , *rappelant Justine.*

Non , Justine , demeure . . . Eh ! Fabrice ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS , FABRICE.

FABRICE , *derrière le théâtre.*

J'y vais.

JUSTINE.

Mais permettez , monsieur . . .

BONÉZI , *la retenant.*

Non , te dis-je . . . Fabrice !

22 LA DUPE DE SOI-MÊME,
CAMILLA, *bas à Justine.*

Que faire ?

FABRICE.

Me voilà, monsieur.

BONÉZI.

Qu'on avertisse

Selmours que je voudrais lui parler.

FABRICE.

(*A Justine.*)

Dans l'instant.

Bon jour, mon cœur. (*Il sort.*)

JUSTINE.

Son cœur ! voyez donc l'insolent.

C'était bon quand Dubois n'était pas à Messine ;

Mais à présent, fi donc !

S C È N E VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté FABRICE.

BONÉZI.

CA, ma chère Justine,

Dans son appartement reconduis Camilla.

JUSTINE.

Oui, monsieur.

CAMILLA, *à part.*

Prévenons Selmours.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, SELMOURS.

BONÉZI.

Ah ! le voilà.

Allons, sortez.

CAMILLA, *à part.*

O ciel !

JUSTINE, *à Bonézi.*J'obéis... (*À Selmours.*) Prenez garde.*(Elles sortent en faisant à Selmours beaucoup de signes.)*

SCÈNE VIII.

BONÉZI, SELMOURS, puis JUSTINE.

SELMOURS, *à part, avec étonnement.*DES signes ! on se trouble, on parle, on me regarde ;
Que penser ?

BONÉZI.

A la fin nous voilà seuls. Eh bien !

Vous avez donc encor la fièvre ?

SELMOURS.

Ce n'est rien.

(Ici Justine revient, et, pour écouter, se cache dans un cabinet à gauche, d'où elle montre de tems en tems la tête.)

24 LA DUPE DE SOI-MÊME;

BONÉZI, *souriant.*

Oh ! mais heureusement , quand on en sait la cause ,
Le plus grand mal bientôt devient fort peu de chose...
On sait ce qui vous rend malade.

SELMOURS.

Moi , comment ?

BONÉZI.

En partant , vous pensiez vous guérir... Pauvre enfant !
Partir en pareil cas , si donc ! mauvais système ;
Le remède du mal est dans le mal lui-même.

SELMOURS.

Je ne vous comprends point.

BONÉZI.

A quoi bon ces détours ?

Avez-vous cru pouvoir me cacher vos amours ?

SELMOURS.

Quoi ! monsieur , vous savez ?...

BONÉZI.

Vraiment , le beau mystère !

Prétendiez-vous forcer deux femmes à se taire ?

Justine et Camilla m'ont tout dit.

SELMOURS, *étonné.*

Camilla !

C'est-elle ?...

BONÉZI.

Qu'avez-vous à répondre à cela ?

SELMOURS, *confus.*

Oh ! rien... Mais cet aveu dut beaucoup vous surprendre ?

BONÉZI.

Me surprendre ! qui ? moi ! Peut-on me rien apprendre ?
Je savais tout avant ma fille.

SELMOURS.

Je le crois.

J'ai parlé ce matin pour la première fois :
Jusqu'au dernier moment j'ai souffert, sans me plaindre,
Et suis surpris que vous. . .

BONÉZI.

Bah ! vous aviez beau feindre ,
Quand tout vous décelait, vos yeux, votre air, vos soins.
Je n'en disais rien , mais je n'en pensais pas moins.

SELMOURS.

Eh quoi ! vous me parlez sans humeur , sans colère !
Mon amour. . .

BONÉZI.

Je le crois pur , honnête , sincère ;
Pourquoi le blâmerais-je ? Autrefois, comme vous ,
N'ai-je donc pas aimé ? N'aimons-nous donc pas tous ?
A la jeunesse, enfin, il faut bien faire grâce :
Jadis, c'étoit mon tour, et vous prenez ma place ;
Rien de plus naturel.

SELMOURS.

Oh ! que j'ai de regret
De ne vous avoir pas plutôt dit mon secret ?

BONÉZI.

C'est un tort : vous avez manqué de confiance.

SELMOURS.

Hélas ! je n'osais pas.

BONÉZI.

Allons donc ! pure enfance !
Avant d'en informer Justine et Camilla ,
Il fallait me parler ; mais passons sur cela :

26 LA DUPE DE SOI-MÊME,

La faute est réparée, et je vous la pardonne.

Vous aimez donc beaucoup la petite personne ?

SELMOURS.

Si je l'aime !

BONÉZI.

Fort bien ! oh ! vous n'avez pas tort.

Ma fille dit aussi que vous lui plaisez fort !

SELMOURS.

Ah ! monsieur, ce bonheur passe mes espérances.

BONÉZI.

Cet hymen blesse-t-il les loix, les convenances ?

Ne méritez-vous pas d'être encor plus heureux ?

Vous êtes trop modeste.

SELMOURS.

Et vous trop généreux ;

Car mon peu de fortune....

BONÉZI.

Eh ! mon dieu ! bagatelle !

Votre future est riche, et pour vous et pour elle. . . .

Ce n'est pas là l'obstacle.... (*confidemment.*)

Et vous seriez unis,

Mon cher, dès aujourd'hui, si vous n'aviez pas pris

Un métier. . . . Ce n'est pas qu'il ne soit estimable ;

Moi, j'en fais très-grand cas.... un cas considérable ;

Mais chacun n'aime pas les beaux arts comme nous ;

Il faut qu'on s'y connaisse. Et d'ailleurs, voyez-vous,

Vive un état qui joint l'honorable à l'utile. . . .

La douane, par exemple !... Ah !... mais il est facile

D'y suppléer.

SELMOURS, *l'embrassant.*

Mon père !

BONÉZI.

Ai-je rien fait encor ?

Avant de m'embrasser, soyez heureux, d'abord.

SELMOURS.

Ah ! mon bonheur est sûr.

BONÉZI.

Modérez cette ivresse ;

Car enfin il nous faut du tems et de l'adresse.

SELMOURS.

De l'adresse ? (*Justine s'avance sur la pointe du pied.*)

BONÉZI.

Sans doute. Ah ! parbleu ! voilà bien

Les discours des amans ! ils ne doutent de rien.

Connoissez-vous si peu votre futur beau-père ?

SELMOURS.

Il est si bon !...

BONÉZI.

Si bon ! qui ? lui ? C'est un corsaire ,

Un Arabe, un Juif... Mais, je saurai lui parler.

SELMOURS, *surpris.*

Lui parler !

BONÉZI.

De ce pas chez lui je vais aller.

SELMOURS, *de même.*

Chez lui ?

BONÉZI.

Je le déteste, il est vrai, mais n'importe ;

Je parlerai. Pour vous mon amitié l'emporte.

28 LA DUPE DE SOI-MÊME, *

SELMOURS, *à part.*

Quelle méprise ! ô ciel ! et quel est ce discours ?

BONÉZI.

Adieu.

SELMOURS, *le retenant.*

De grace....

BONÉZI, *prenant sa canne et son chapeau sur un fauteuil, à droite.*

Il loge ici près, et j'y cours.

SELMOURS, *de même.*

Mais, monsieur, demeurez, et dites-moi....

JUSTINE, *bas à Selmours.*

Silence !

(*Paraissant tout-à-coup comme si Bonézi venait de l'appeler.*)

Mé voilà !

BONÉZI.

Qu'est-ce ?

JUSTINE

Mais vous m'appellez, je pense ?

BONÉZI, *à Selmours qui le retient toujours.*

Moi !... point. Allons... Ah ! ça, quel caprice nouveau !

Pourquoi donc m'empêcher d'aller....

JUSTINE.

Chez Ricardo

Peut-être ?...

(*A Selmours vivement.*)

Pardonnez. Nous n'avons pu nous taire ;

Vos feux pour Mancina ne sont plus un mystère :

J'ai tout dit.

SELMOURS, *à part.*

Ah ! voilà... (*Haut.*) Mais puis-je consentir ?...

BONÉZI, *impatiétié.*

Quel homme ! malgré vous je prétends vous servir.

JUSTINE, *à Selmours.*

N'insistez plus. Songez , monsieur , que l'on vous aime ,
Et qu'en hymen mon maître est d'une adresse extrême.

BONÉZI, *riant.*

Oui , j'ai la main heureuse !... Adieu , je vous promets
Que les choses iront au gré de vos souhaits.

SELMOURS.

J'en doute.

BONÉZI.

Où je ne suis qu'un sot , où bien le père
A votre amour , à moi , ne sera point contraire.
Je ne sais ; tout me dit que je réussirai ,
Et qu'à la noce enfin demain je danserai.

JUSTINE, *à Selmours.*

Vous l'entendez ?

SELMOURS, *à Bonézi qui sort.*

Allons ; j'en accepte l'augure.

SCÈNE IX.

SELMOURS, JUSTINE.

SELMOURS.

FORT bien ! notre hymen prend une heureuse tournure !

JUSTINE.

Pour écarter l'orage il a fallu mentir.

32 LA DUPE DE SOI-MÊME,

S E L M O U R S.

Beau moyen ! tu me perds au lieu de me servir.

Cet amour prétendu. . . .

J U S T I N E.

Met à l'abri le vôtre.

S E L M O U R S.

Je sors d'un embarras pour tomber dans un autre.

J U S T I N E.

Bah!bah!vous nous restez...c'est quelque chose au moins;

(*Lui faisant une révérence.*)

Et ce n'est pas , je pense , avoir perdu mes soins.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONÉZI, *entrant par la porte du dehors*,
JUSTINE.

JUSTINE.

Il n'était pas chez lui ?

BONÉZI.

Non.

JUSTINE.

Ah !

BONÉZI.

Mais tout-à-l'heure

Lui-même doit venir me trouver.

JUSTINE.

Il demeure ,

Monsieur, si près d'ici , que , moi , je m'étonnais
Que vous fussiez resté si long-temps.

BONÉZI.

Je causais

Avec sa fille.

JUSTINE.

Eh bien ?

32 LA DUPE DE SOI-MÊME,

BON ÉZ I.

Tu ne saurais comprendre
Quels ont été sa joie et ses transports , d'apprendre
L'objet de ma démarche.

J U S T I N E.

Oh ! si , je le conçois.

BON ÉZ I.

Elle adore Selmours ; mais sais-tu que , sans moi ,
Mancina douterait encor si Selmours l'aime ?

J U S T I N E.

Ah ! vraiment ! il n'osait se le dire à lui-même :
Il est si timide !

BON ÉZ I, *haussant les épaules.*

Oui , les amans sont si sots !

Il n'a , m'a-t-elle dit , parlé qu'à demi-mots :
Il croyait qu'on devait expliquer son silence.

J U S T I N E.

Le silence , en amour , a bien son éloquence !

BON ÉZ I.

Aussi l'a-t-on compris ; et sans peine elle a cru
Ce dont son cœur était à moitié convaincu.
Comme elle m'a prié de bien presser son père ! . . .
Je l'attends . . . Nous verrons s'il voudra . . .

J U S T I N E.

Je l'espère :

Moi , je vais rassurer Selmours.

BON ÉZ I.

Dis-lui qu'ici

Je lui rendrai bientôt compte de tout ceci.

JUSTINE, *en sortant.*

Il met dans vos bontés toute sa confiance.

BONÉZI, *d part.*

Qu'il s'en fie encor plus au soin de ma vengeance

On vient ... c'est Ricardo.

SCÈNE II.

BONÉZI, RICARDO.

RICARDO.

Sur un point important,

Vous desirez, dit-on, me parler un instant.

De grace, hâtons-nous ; car j'ai plus d'une affaire.

Ça, de quoi s'agit-il ?

BONÉZI, *d'un ton mielleux.*

Vous connaissez, j'espère,

Mon amitié pour vous ?

RICARDO, *d'un ton demi-railleur.*

Oh ! oui, fort bien ! Après ?

BONÉZI.

Votre bonheur m'est cher.

RICARDO.

Laissons mes intérêts.

Qui vous fait me mander ?

C

34 LA DUPE DE SOI-MÊME,

B O N É Z I.

Mon amitié, vous dis-je.

Ricardo, vous avez une fille.... un prodige
D'esprit et de beauté ; je lui trouve un parti....
Un jeune homme charmant, qui l'aime et lui plaît...

R I C A R D O.

Qui ?

B O N É Z I.

Selmours.

R I C A R D O.

Selmours !

B O N É Z I.

D'où naît cette surprise extrême ?

R I C A R D O.

Lui ! l'époux de ma fille !... Il ne l'aurait pas même
Sans dot.

B O N É Z I.

Et la raison ?

R I C A R D O.

Français ! poète ! ah ! dieux !

B O N É Z I.

Ces deux titres sont-ils des crimes à vos yeux ?

R I C A R D O.

Oui dà : vos chers Français sont un peuple folâtre ,
Léger, capricieux, de lui-même idolâtre ,
De spectacles, de jeux et de modes épris ;
Fier de sa liberté , railleur jusqu'au mépris !...

B O N É Z I.

Ma foi ! vous avez tort : les Français sont aimables,
Bons amis , bons guerriers , convives agréables ;

Et sur-tout bons maris ; point tyrans , point jaloux ,
 Comme le sont ici presque tous les époux.
 Quant aux poètes... Ciel ! se pourrait-il qu'un homme
 D'autant d'esprit que vous , blâmât ce qu'on renomme ?
 (*Avec enthousiasme.*)

Savez-vous ce que c'est qu'un poète ?... c'est un...
 Un poète... est un homme au-dessus du commun.

R I C A R D O.

Oui , mais qui meurt de faim.

B O N É Z I.

Qui vit dans la mémoire.

R I C A R D O

Et moi , je le soutiens ; en dépit de la gloire ,
 On devrait s'assurer de tous les beaux esprits ,
 Ou lever un impôt , du moins , sur leurs écrits.
 Ainsi , je vous l'ai dit , et je vous le répète ,
 Pour gendre , je ne veux ni Français , ni poète :
 Selmours est l'un et l'autre , et vous devez juger
 Si jamais à ma fille il peut même songer.

B O N É Z I.

Mais votre fille l'aime.

R I C A R D O.

Eh ! croit on me l'apprendre ?
 Je le sais ; j'ai pris soin aussi de lui défendre
 D'entrer jamais chez vous.

B O N É Z I.

Soins plus que superflus !
 Il est honnête.

R I C A R D O , *se moquant.*

Honnête !... Est-il riche ?

36 LA DUPE DE SOI-MÊME,
B O N È Z I.

En talens. En vertus ,

R I C A R D O.

Beaux trésors pour fonder un ménage !
Et c'est à moi qu'on offre un tel gendre !

B O N È Z I, *à part.*

J'enrage !

R I C A R D O, *avec importance.*

A moi ! qui refusais hier certain parti. . .

B O N È Z I, *à part.*

Quelle impudence ! *Haut.* Mais vous êtes riche ; ainsi. . .

R I C A R D O.

Qu'appellez-vous donc riche ? Ah ! oui , je vous admire.
Je suis riche ! vraiment cela vous plaît à dire :
Voilà , voilà l'envie ! Eh ! sachez une fois
Que je ne gagne rien au-delà de mes droits.
Me croit-on sans honneur et sans délicatesse ?
Aux dépens du public croit-on que je m'engraisse ?
L'an passé même encoꝝ n'y mis-je pas du mien ?

B O N È Z I, *à part.*

(*Haut.*)

Comme il ment ! Plaignez-vous , cela vous sied fort bien.
Après m'avoir soustrait le superbe héritage
Qu'une veuve m'allait donner en mariage.

R I C A R D O.

Son héritage , moi ! je n'y songeai jamais.

B O N È Z I.

Vous allez voir qu'il a brûlé pour ses attraits !

R I C A R D O , *d'un ton pleureur.*

C'est être bien cruel que de rouvrir sans cesse
Des blessures... Moi, qui l'aimais avec tendresse !

B O N É Z I.

Dites donc ses écus : votre deuil est touchant.

R I C A R D O.

Je la regrette encor en comptant son argent.

B O N É Z I.

Eh bien ! si votre deuil est en effet sincère ,
Si vous avez vraiment épousé la douairière
Par inclination... vous pouvez bien , je crois ,
Marier votre enfant aussi selon son choix.

R I C A R D O.

Mais vous , qui vous mêlez ainsi de ma famille ,
Pourquoi ne pas donner à Selmours votre fille ?

B O N É Z I.

Oh ! c'est bien différent... D'abord , il est de fait
Que Camilla pour lui n'a pas le moindre attrait.
Faut-il la lui jeter à la tête ? . . . Je pense
Qu'il me sied peu... D'ailleurs , la belle conséquence !
Parce que ce parti doit vous sembler fort bon ,
Dois-je le trouver tel ?

R I C A R D O.

Sans doute... Et pourquoi non ?

B O N É Z I.

Pourquoi ?... Dispensez-moi d'en dire davantage.

R I C A R D O.

Je vous trouve plaisant de tenir ce langage ,

38 LA DUPE DE SOI-MÊME,

Et de me croire heureux d'accepter un parti
Que vous rejetteriez.

B O N É Z I.

Mais je vous trouve aussi
Bien singulier d'oser vous mettre en parallèle,
Vous Cômmiss ! avec moi , dont le nom seul rappelle
Tout ce que l'Italie a , depuis cinq cents ans ,
Vu de plus renommé parmi les commerçans.

R I C A R D O , *ironiquement.*

Ah ! pardon ! j'oubliais tous ces aïeux célèbres
Dont vous faites si bien les oraisons funèbres.
Devant eux je m'incline avec humilité :
Aussi je me tiendrai dans mon obscurité.
Mon gendre parlera tout bonnement en prose ;
C'est bien assez pour moi ; je vaux si peu de chose !

B O N É Z I.

Vous vous rendez justice au moins , sans le savoir.

R I C A R D O.

Je vous la rends de même.

B O N É Z I.

Il vous suffit d'avoir
Un gendre bien docile , et qui sache sans peine
A votre conscience accommoder la sienne.

R I C A R D O.

Ai-je avec mon devoir un seul jour transigé ?

B O N É Z I.

Tout fripon qui vous paye est par vous ménagé.

R I C A R D O.

Ne gagnez-vous jamais que ce que l'on vous donne ?

BONÉZI.

Je n'ai jamais soufflé de veuves à personne.

RICARDO.

Ces menus profits-là sont au-dessous de vous.

BONÉZI.

Ah ! corbleu ! c'en est trop. . .

RICARDO, *avec une ironie amère.*

Comment donc, du courroux ?

Très-humble serviteur. . . A Selmours, courez vite

Annoncer de vos soins l'heureuse réussite.

(*S'en allant.*)

Mais voyez donc un peu ce voisin complaisant !

Un auteur à ma fille ! ah ! oui, le beau présent !

(*Il sort en ricanant.*)

SCÈNE III.

BONÉZI, *seul.*

VEUILLEZ servir les gens, voilà la récompense. . .

Le traître ! il joint encor l'ironie à l'offense !...

Grand outrage, après tout, que je lui fais vraiment,

D'oser lui proposer un jeune homme charmant. . .

Car il est très-aimable au moins, mais très-aimable.

C'est qu'il est complaisant, spirituel, affable !...

Il lui fait trop d'honneur d'aimer sa Mancina. . . .

Mais puisqu'il l'aime enfin... elle l'épousera...

Oui, maître Ricardo, Selmours sera ton gendre,

Et tu seras encor trop heureux de le prendre :

40 LA DUPE DE SOI-MÊME,

J'aurai tout à-la-fois le bonheur d'obliger
Selmours, et le plaisir de te faire enrager.

S C È N E I V.

BONÉZI, SELMOURS, DUBOIS.

B O N É Z I.

Ah ! Selmours ! ah ! Dubois !.. je suis d'une colère !

D U B O I S, *d part.*

Bon , tant mieux.

S E L M O U R S.

Qu'avez-vous ?

B O N É Z I.

J'ai... (*A part.*) Mais qu'allais-je faire ?

A son malheur du moins il faut le préparer ;

Ne risquons pas d'abord de le désespérer.

S E L M O U R S.

Vous paraissez troublé... Craignez-vous de m'instruire
Du résultat ?...

B O N É Z I. (*A part.*)

Qui ? moi ! point du tout... Que lui dire ?

(*Haut.*)

Soyez tranquille.... allez.... vous épouserez.

S E L M O U R S, *effrayé.*

Moi !

B O N É Z I, *lui serrant la main.*

Oui... Mais, mon cher ami, les pères !... Ah ! pourquoi

L'intérêt est-il donc toujours ainsi leur guide ?...

Mais celui-ci , sur-tout , c'est une ame sordide. . . .
Un être dur et vain.

S E L M O U R S , *impatiénté.*

De grace , expliquons-nous. . . .

B O N É Z I.

Je vous dirai tout. Mais, mon ami , calmez-vous ,
Point de désespoir. . . .

D U B O I S , *feignant d'être fâché.*

Mais, vous disiez au contraire. . .

B O N É Z I.

Ah ! ne m'en voulez pas ; j'ai mis dans cette affaire
Plus de zèle et d'ardeur que vous n'en eussiez mis.

S E L M O U R S.

Oh ! je n'en doute point.

B O N É Z I.

Je me suis compromis.

Il ne m'a répondu qu'avec une arrogance. . . .

S E L M O U R S.

Que je suis désolé ! . . .

B O N É Z I.

Pourquoi ? plus de constance :

Parce qu'un père avare , ignorant et grossier
Vous refuse sa fille , irez-vous vous noyer ?

S E L M O U R S.

Non pas ; mais si le père. . . en son refus s'obstine. . .

B O N É Z I.

Eh bien ! que ferez-vous ?

S E L M O U R S.

Je quitterai Messine.

42 LA DUPE DE SOI-MÊME,

B O N É Z I.

Corbleu ! j'en aurais donc ainsi le démenti ?

Oh ! non , non ; vous prendrez un tout autre parti.

Restez , et que le père. . . .

S E L M O U R S.

Et que dois-je en attendre ?

Il refuse sa fille.

B O N É Z I.

Eh bien ! . . . il faut la prendre.

S E L M O U R S , *stupéfait.*

Qui ? moi !

B O N É Z I.

Sans doute ; il faut malgré lui l'épouser.

D U B O I S , *d part.*

La bonne dupe !

S E L M O U R S.

O ciel ! qu'osez-vous proposer ?

B O N É Z I.

Eh ! ce que je ferais en pareil cas moi-même.

S E L M O U R S.

Mais le père. . . .

B O N É Z I.

Est un sot.

S E L M O U R S.

Mais sa fille. . .

B O N É Z I.

Vous aime.

S E L M O U R S.

Quoi ! sans le consulter. . .

B O N É Z I.

A-t-il pris mon avis
Pour m'enlever la veuve à qui j'étais promis ?

D U B O I S.

Ah ! oui , parbleu , vraiment !

S E L M O U R S.

Troubler une famille ?...

B O N É Z I.

Eh ! non ; vous l'augmentez en épousant sa fille.

S E L M O U R S , *avec ame.*

Non !... je veux , quoiqu'il puisse en arriver un jour ,
A l'honneur , au devoir , immoler mon amour.

B O N É Z I.

Mais votre bonheur veut...

S E L M O U R S , *de même.*

Le bonheur véritable

Est de porter par-tout un cœur irréprochable.

B O N É Z I.

Et ce cœur n'aura-t-il rien à se reprocher ,
S'il cause le trépas de qui l'a su toucher ?

S E L M O U R S , *ému.*

Que vous me déchirez !... Ah ! de ce que vous dites ,
Si vous pouviez peser l'importance et les suites !...
Si vous considériez...

B O N É Z I.

Eh ! quels égards doit-on
A ces pères tyrans , de qui l'ambition ,
Immolant le repos et les jours de leurs filles ,

44 LA DUPE DE SOI-MÊME ;

Produit et le désordre et les pleurs des familles ?
Comment donc ! un Français à qui, moi, dans ce jour,
Je donne des leçons pour servir son amour !...
Mais je n'en reviens pas !...

SELMOURS.

A tout moyen extrême
Avant d'avoir recours, si je parlais moi-même
Au père ?

BONÉZI.

Qui ? vous !

SELMOURS, *prêt à se jeter aux pieds de Bonézi.*

Oui, me jetant à ses pieds,
Je le prierais... (*Dubois retient Selmours par son habit.*)

BONÉZI.

Fi donc !... vous vous aviliriez.

Après le dénouement, soit ; mais avant, folie !
C'est vous perdre.

SELMOURS.

Aurait-il assez de barbarie ?...

Non, il est plus humain que vous n'imaginez.

BONÉZI, *se fâchant.*

Ah ! vous le connaissez mieux que moi ?

SELMOURS.

Pardonnez...

BONÉZI.

Il faut, vous dis-je, avoir recours à l'artifice :
Tromper n'est point un crime en ceci ; c'est justice.
Epousez donc enfin, sans plus rien ménager,
Si ce n'est par amour, du moins pour m'obliger.

DUBOIS.

Ah ! monsieur !.. il n'est rien que pour vous l'on ne fasse.

SELMOURS.

Mais enfin le moyen ?

BONÉZI.

Un rien vous embarrasse ;

Ecoutez , mon ami : ne connaissez-vous pas

La tante de la belle ?

DUBOIS , *vivement.*

Elle loge à deux pas.

BONÉZI.

Elle abhorre son frère. Eh bien ! chez cette tante ,

A la brune , ce soir , conduisez votre amante :

Là , devant un notaire en secret introduit ,

Vous vous épouserez sans scandale et sans bruit.

SELMOURS.

Après ?

BONÉZI.

Au père ensuite on annonce l'affaire.

SELMOURS , *avec force.*

Mais , monsieur , mettez-vous à la place du père.

BONÉZI , *vivement.*

Eh bien ? j'y suis. Voyons ; je me mets en courroux ,

Je tempête , je crie , et jure contre vous :

Je vous appelle un traître , un infame , un reptile ;

Puis , enfin , fatigué d'un courroux inutile ,

Je fais , en pareil cas , ce que tous nous faisons ;

Je m'appaise , pardonne , et nous nous embrassons !

46 LA DUPE DE SOI-MÊME,

SELMOURS, *l'embrassant.*

Vraiment !

DUBOIS.

Votre parole ?

BONÉZI.

Eh ! oui dà !

SELMOURS, *à part.*

Je respire !

(*Haut.*) (Dubois *letire encore par l'habit*)

Ah ! si j'étais bien sûr que vous. . . Je voulais dire

Que le père finit par approuver l'hymen. . .

BONÉZI.

Eh ! oui ! ce qui s'est fait est fait.

SELMOURS.

Pour ce dessein

Vous avez vu du moins ma répugnance extrême !

Et vous serez témoin avec quel regret même

J'obéis au conseil que vous m'avez donné !

BONÉZI.

Oui , vous ne faites rien que je n'aie ordonné.

Aussi je vous sais gré de votre complaisance :

Qu'on vous approuve ou non dans cette circonstance ,

C'est à moi que l'honneur ou le blâme en est dà ,

Et vous direz par-tout : Bonézi l'a voulu.

SELMOURS.

Vous l'exigez ? . . . Soit.

BONÉZI, *transporté.*

Ah ! voilà ce qui s'appelle

(*Lui tendant la main.*)

Un ami !... Touchez-là !... Ça, courez à la belle
Annoncer vos projets ; et, pour l'y faire entrer,
De ma protection vous pouvez l'assurer.

SELMOURS.

Nous ne méritons pas. . . .

BONÉZI, *s'éloignant.*

Je veux être son père.

DUBOIS.

Ah ! vous l'êtes déjà !

BONÉZI, *revenant.*

Mais il pourrait se faire

(Car enfin il ne faut jamais jurer de rien)
Que de fléchir notre homme ou n'eût aucun moyen ;
Il faudrait fuir alors...

SELMOURS, *vivement.*

En ce cas je rejette...

BONÉZI.

Ne pouvez-vous ailleurs chercher une retraite ?

C'est l'usage. Tenez : lisez tous les romans.

SELMOURS.

Je n'ai peut-être pas les ressources...

BONÉZI.

J'entends.

C'est l'argent qui vous manque. En effet, d'ordinaire
La bourse d'un poète est, dit-on, fort légère ;
Puissez donc sans façon dans la mienne.

SELMOURS.

Grands dieux !

Moi, monsieur ?

48 LA DUPE DE SOI-MÊME;

BONÉZI, *tirant son porte-feuille.*

Nous devons avoir part tous les deux
Aux fruits de l'entreprise; il est juste, je pense,
Que j'en partage aussi les frais et la dépense.

DUBOIS.

Vous y mettez assez du vôtre.

BONÉZI.

Oh ! nullement.

Tenez. (*Il lui donne des billets.*)

SELMOURS.

Jamais., jamais.

BONÉZI.

Mon nom vaut de l'argent.

SELMOURS.

Je ne puis.

BONÉZI, *les donnant à Dubois.*

Tiens, Dubois.

SELMOURS, *à Dubois.*

Oserais-tu le prendre ?

BONÉZI.

Par le père aisément je me le ferai rendre :

Acceptez-le toujours à compte de la dot.

SELMOURS.

Mais...

BONÉZI.

Je me fâcherai, si vous dites un mot.

J'ai mes affaires, moi; vous, achevez les vôtres.

DUBOIS, *à Bonézi qui sort.*

Ah ! vous avez aussi bien avancé les nôtres.

SCÈNE V.

SELMOURS, DUBOIS.

DUBOIS.

En bien ! qu'en dites-vous ?

SELMOURS.

Je tombe de mon haut,
Mais mon bonheur n'est pas plus certain que tantôt ;
Et jamais Camilla ne voudra, je le gage,
Consentir à me suivre.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DUBOIS, *seul.*

Ah ! bon ! façons d'usage !...
Mais si tout mon talent ne peut l'y décider,
Le père, tout exprès, est là pour nous aider.

Fin du second Acte.

D

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SELMOURS, CAMILLA, *entrant avec précipitation par la porte du dehors.*
JUSTINE, DUBOIS.

CAMILLA, *à Selmours.*

(*Avec force.*)

NON, non : vous vous flattiez d'une vaine chimère ;
Je ne trahirai point mon honneur et mon père :
Je vous aime, Selmours ; mais, c'est un parti pris ;
Je n'achèterai point mon bonheur à ce prix.

JUSTINE.

Eh ! quoi ! vous nous suiviez , et sans crainte amenée...

CAMILLA, *vivement.*

Je ne vous suivis point ; vous m'avez entraînée.
Vous avez profité de l'ascendant vainqueur
Qu'un amour malheureux vous donnait sur mon cœur :
Vous avez fait la faute , et j'en suis innocente.

JUSTINE.

O ciel ! nous arrivons jusque chez votre tante ;
Je lui parle en faveur de vous et de Selmours :
Elle consent à tout pour servir vos amours ;

Et lorsque tout est prêt, le contrat, le notaire,
Le scrupule vous prend, et....

CAMILLA.

Saurez-vous vous taire ?

JUSTINE.

Dussiez-vous me chasser, je ne me tairai point ;
Je ne saurais souffrir qu'on soit dupe à ce point.

DUBOIS.

D'honneur, c'est incroyable !... En France au moins nos belles,
Sur ce chapitre-là, sont un peu moins cruelles.

JUSTINE.

Ah ! ma foi ! peste soit des amans scrupuleux ;
Car on n'a ni profit ni plaisir avec eux !

CAMILLA, à Justine.

Sortez.

SELMOURS.

Eh quoi !...

CAMILLA, avec dignité.

Selmours, lorsque jé vous vis prendre
Un parti qu'à tous deux l'honneur devait défendre,
J'espérais qu'un moment égaré par l'amour,
Ce cœur à la vertu ferait un prompt retour ;
Que la réflexion vous rendant à vous-même,
Je ne cesserais point d'estimer ce que j'aime.

SELMOURS.

Fort bien ! je vous entends ; et je vois qu'il me faut
Faire ce que sans vous j'aurais fait bien plutôt.
Oui, sans vous ; car enfin, vous le savez, madame,
Je partais, vous croyant insensible à ma flamme ;

52 LA DUPE DE SOI-MÊME;

Quand un aveu charmant, me rendant mon espoir,
M'ôta de m'éloigner l'envie et le pouvoir.

Qu'ai-je donc fait depuis pour perdre votre estime?

L'erreur de votre père, est-elle donc mon crime?

Loin de l'avoir fait naître, en ai-je profité?

Pour le désabuser que n'ai-je pas tenté!

Ah! j'ai plaidé sa cause aux dépens de la mienne....

Mais puisqu'enfin j'ai pu m'attirer votre haine,

Adieu....

CAMILLA, *le rappelant, puis à Justine.*

Cruel!... Justine!... ah! ne me quittez pas.

J U S T I N E.

Et comment à présent vous tirer d'embarras?

Dites; que répondra Selmours à votre père?

D U B O I S.

Si vous étiez unis, au moins de sa colère

On se consolerait; mais point, et nous aurons

Les chagrins de ceci, sans consolations.

J U S T I N E.

Où, ne nous flattons pas; dès demain, ce soir même,

Bonézi peut savoir....

S E L M O U R S.

Eh bien! c'est de moi-même

Qu'il doit apprendre tout.

C A M I L L A.

Ciel!

J U S T I N E.

Songez-vous?...

SELMOURS.

Je vais

Lui dire qu'il s'abuse, et que je le trompais :

Peut-être cet aveu le touchera.

JUSTINE.

Folie !

Il verra, d'un seul coup, sa vengeance trahie,

Ses droits, son amour-propre et son honneur blessés,

Et sa fille séduite, et ses vœux traversés.

Vous perdez Camilla par cette confidence.

SELMOURS.

Ne la perdé-je pas en gardant le silence ?

DUBOIS.

Oui, vous avez raison, et j'en dois convenir.

(Bas à Justine.)

Nous prêcherions en vain, seignons d'y consentir.

JUSTINE.

Tu veux ?....

DUBOIS.

Avouons tout : oui, tout, sans plus attendre...

Mais un pareil aveu ne va pas peu surprendre

Le père de madame... Il faudrait finement

L'y préparer du moins, lui faire doucement

Avaler la pilule.

SELMOURS.

Eh bien ?

DUBOIS.

Qu'on s'en rapporte

A moi... Voulez-vous ?

54 LA DUPE DE SOI-MÊME,

SELMOURS.

Soit.

DUBOIS.

Bon ; mais vite , qu'on sorte ,
Et qu'on me laisse en paix préparer mon discours.

CAMILLA , *revenant auprès de Dubois.*

Dubois , dis à mon père , en parlant de Selmours ,
Que s'il fut criminel , c'est parce que je l'aime ;
Peins-lui tous les combats qu'il s'est livré lui-même ;
Dis combien il m'est cher ; et , s'il faut encor plus ,
Aux dépens de moi-même exalte ses vertus.

SELMOURS.

Ah ! plutôt...

DUBOIS.

Que l'amour est donc bavard ! De grace ,
Retirez-vous sur l'heure , ou je quitte la place.
(Justine les fait entrer dans la chambre du fond.)

SCÈNE II.

DUBOIS , *seul.*

VOULOIR avouer tout à Bonézi ! fi donc !
Il nous eût fait bientôt chasser de sa maison.
Je les ai détournés d'un aveu téméraire ;
C'était le plus pressé... Mais à présent qu'en faire?...
Ma foi ! je n'en sais rien... Nous voilà , grace à dieu ,
Encore au même point que ce matin. Corbleu !...
Mais un obstacle ainsi m'arrête et m'épouvante ?
Non , non , Dubois. Allons , cherche , imagine , invente ,

Mens au besoin... Ah çà ! que faire ?... si j'allais...
Non, sottise... Mais, quoi !... si parbleu ! je pourrais...
Oui : voyons Ricardo... contons-lui tout ; peut-être,
Pour se venger du père , il servira mon maître.

SCÈNE III.

BONÉZI, DUBOIS.

BONÉZI, *heurtant Dubois qui sortait.*

C'EST toi, Dubois ! eh bien ?

DUBOIS, *à part.*

O contre-tems maudit !

BONÉZI.

Que fait Selmours ?

DUBOIS.

Selmours ?

BONÉZI.

Tu parais interdit ?

DUBOIS.

Moi !... point du tout.

BONÉZI.

La belle est-elle enfin sortie

De chez son père ?

DUBOIS, *voulant sortir.*

Oui... Mais, un instant, je vous prie...

Je crois qu'on vous appelle.

SCÈNE IV.

BONÉZI, RICARDO, DUBOIS, à l'écart.

BONÉZI.

GRACE au ciel, nos débats sont bientôt oubliés.

RICARDO.

L'intérêt nous défend d'être long-tems brouillés.

BONÉZI.

Non.... C'est que je n'ai pas de rancune : elle est basse.

(*A part.*)

Il paraît ignorer encor ce qui se passe.

RICARDO, *tirant son agenda.*

Ah ça, voulez-vous prendre, à bon marché vraiment,
Des vins du Cap que j'ai...

BONÉZI.

Trêve pour un moment

Aux affaires... Souffrez que je vous entretienne
De votre fille... Oh mais ! ... parlons sans nulle haine,
Sans aigreur, enfin là... comme de bons voisins.

RICARDO.

Eh ! laissez-là ma fille, et parlons de nos vins.

Quelle rage avez-vous de revenir sans cesse

Sur un point... ?

BONÉZI.

J'y reviens, parce qu'il intéresse

Un homme que j'estime...

62 LA DUPE DE SOI-MEME,

RICARDO.

Encore votre auteur !

Peste soit du poëte ! (*A part.*) et de son protecteur !

BONÉZI.

Songez qu'il est aimé : dans cette circonstance ,
Le penchant d'une fille est de quelque importance.

RICARDO , *d'un ton dédaigneux.*

Ah ! le penchant... Phébus!... vrai style de roman !

BONÉZI.

Eh bien ! soit ; persistez dans votre aveuglement.
Mais savez-vous ce dont une fille est capable ,
Quand l'amour a troublé sa tête ?

RICARDO.

Pure fable !

BONÉZI.

Ne vous exposez pas , par trop d'entêtement ,
A l'affront de vous voir enlever votre enfant.

RICARDO.

Une fille , en fuyant , ne déshonore qu'elle.

BONÉZI.

Que vous vous préparez une peine cruelle !...
Vous ne voulez point... ?

RICARDO , *impatienté.*

Non ; encore une fois , non.

BONÉZI , *de même.*

Eh bien ! l'on s'est passé de la permission.

RICARDO.

Que dites-vous ?

BONÉZI.

Je dis que pour fuir l'esclavage,
L'oiseau s'est malgré vous échappé de sa cage.

RICARDO.

Ma fille a fui... ! grands dieux !

BONÉZI.

Courez-y voir plutôt.

RICARDO.

(*A Bonézi.*)

Ah ! scélérate ! Et vous, artisan du complot ! ...

BONÉZI.

Moi, l'artisan !

RICARDO.

Qui donc a pu vous en instruire ?

D'où savez-vous ? ...

BONÉZI.

Selmours est venu me tout dire.

RICARDO.

O rage ! ... l'assassin ! ... l'infame suborneur !

Où sont-ils ? où sont-ils ? qu'ils craignent ma fureur !

BONÉZI.

Ils ne se montreront que certains de leur grace.

RICARDO.

Qu'ils ne l'espèrent pas ! Ah ! quel excès d'audace !

Je cours aux tribunaux , et je veux que du moins

Un poète une fois soit pendu par mes soins.

(*Il veut sortir.*)

BONÉZI, *le retenant.*

Allons , appeaisez-vous !

64. LA DUPE DE SOI-MÊME,

R I C A R D O.

Comment, que je m'appaise !
Vous en parlez ici vraiment fort à votre aise !
Morbleu ! je voudrais bien vous voir en pareil cas.

B O N É Z I.

Je l'aurais mérité, je ne m'en plaindrais pas.
Mais laissez faire, allez : si jamais je m'attire
Le même sort que vous, je vous permets d'en rire.

R I C A R D O.

Fort bien ! mais moi, je vais... (*Il veut encore sortir.*)

B O N É Z I, *le retenant.*

Je suis loin, croyez-moi,
D'approuver votre fille.

R I C A R D O.

Ah ! traîtresse !

B O N É Z I.

Mais quoi !

Ses torts, tout grands qu'ils soient enfin, sont votre ouvrage.

R I C A R D O.

Oui dà !

B O N É Z I.

Mais je vous plains en cela davantage.
Votre malheur vraiment me fait compassion.

R I C A R D O.

Oh ! sa pitié manquait à ma confusion.
Eh quoi ! vous êtes père, et prenez leur défense !
Mais c'est vous, comme moi, que regarde l'offense.
On viole vos droits en violant les miens.

B O N É Z I.

Tant pis pour qui n'a pas su faire aimer les siens.

Je suis père, il est vrai ; mais c'est par cela même
Que je prétends vous rendre un enfant qui vous aime!...
Qui vous prodiguera des soins aussi constans ?
Qui fermera vos yeux à vos derniers instans ? . . .
Vous vous attendrissez !... O l'heureuse journée !
Paraissez , il est tems , amante fortunée !

(*A Dubois.*)

Qu'on l'amène , Dubois.

(*Dubois sort.*)

SCÈNE V.

BONÉZI, RICARDO.

RICARDO.

O CIEL ! je suis trahi !

Je ne veux pas la voir.

(*Ici Selmours, Camilla et Justine entrent, amenés
par Dubois.*)

BONÉZI.

Ricardo ! mon ami !

RICARDO.

Non, je la déshérite, et de plus je lui donne
Ma malédiction.

BONÉZI.

Non, non, il vous pardonne ;
Tombez à ses genoux.

SCÈNE VI et dernière.

LES PRÉCÉDENS, SELMOURS, CAMILLA,
JUSTINE et DUBOIS.

(Pendant que Bonézi, sans voir sa fille qui est à droite, se tourne à gauche pour prendre la main de Selmours, les deux amans se jettent à ses pieds en disant ensemble :)

SELMOURS et CAMILLA.

Vous nous pardonnez !

RICARDO, se tournant vers eux.

Scélérate !... Que vois-je ?...

Non,

BONÉZI, reconnaissant sa fille.

Ah ! ciel ! ma fille !

(Il reste stupéfait.)

RICARDO, riant aux éclats.

Bon !

Ah ! ah ! ah ! « Si jamais, disiez-vous, je m'attire
» Le même sort que vous, je vous permets d'en rire »
J'use, vous le voyez, de la permission.

Ah ! ah ! (Il rit encore plus fort.)

SELMOURS, à Ricardo.

Cessez, monsieur, ce ris hors de saison,
Qui redouble ma honte, et rend moins excusables
Les fautes dont l'amour nous a rendus coupables.

(*A Bonézi.*)

Monsieur, je ne veux rien devoir à votre erreur.
 Reprenez votre fille... elle eût fait mon bonheur...
 Mais c'est peu de l'aimer, et même de lui plaire :
 Je ne veux la tenir que des mains de son père.

DUBOIS, *à Bonézi.*

Monsieur punirait-il ce qu'il nous conseilla ?

BONÉZI, *à Dubois.*

(*Après une pause.*)

Coquin ! (*A part.*) Mais je n'ai rien à répondre à cela...
 Dans mes propres filets je me suis laissé prendre...

(*A Selmours.*)

Il faut s'exécuter.... Embrassez-moi, mon gendre.

SELMOURS et CAMILLA.

Quel bonheur !

(*Ricardo rit encore aux éclats.*)

BONÉZI, *en montrant Ricardo.*

En dépit des rieurs, oui, je croi

Que nul n'est en ceci moins attrapé que moi.

JUSTINE.

C'est mon avis.

DUBOIS.

Le mien.

RICARDO.

Je vous en félicite.

Quant à moi, pour la peur, grace au ciel, j'ensuis quitte...

Vous allez pour la noce ordonner des festins ?

C'est le cas, ou jamais, de m'acheter mes vins.

BONÉZI, *gaiement.*

Noyons-y nos débats, et vivons sans rancune :

63 LA DUPE DE SOI-MÊME, etc.

(*Montrant Selmours.*)

Les muses ont leur prix, ainsi que la fortune.

(*Au public.*)

Mais je n'oublierai pas la leçon d'aujourd'hui :

Qui conseille le mal doit le craindre pour lui.

Fin du troisième et dernier Acte.

*On trouve chez le citoyen HURT, l'Epreuve délicate ,
du même auteur.*

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,
rue Jacob, N.º 1186.